

## Résumé de la thèse

### 0. But de la thèse et plan générale.

La thèse est composée par trois parties : 1. La tradition directe ; 2. La tradition indirecte ; 3. Edition du texte grec, traduction, commentaire critique.

Après avoir esquissé l'histoire du texte du *De mirabilibus* et sa place dans la tradition aristotélicienne, nous avons proposé une nouvelle descriptions des témoins manuscrits du traité. Une partie majeure de la thèse a été consacrée à l'étude des rapports entre les manuscrits grecs et leur valeur pour l'établissement du texte. Nous nous sommes en suite attachés à l'étude de la tradition indirecte (traductions, citations, réélaborations). L'étude préalable de la tradition manuscrite et des témoins indirects du texte introduit la nouvelle édition critique du traité (avec une traduction italienne) suivie par un commentaire critique qui vise à en éclaircir les points plus difficiles.

### 1. Remarques générales sur la tradition du *De mirabilibus auscultationibus*.

Le traité ps.-aristotélicien appelé couramment *De mirabilibus auscultationibus* – un titre latin qui remonte, dans cette forme, à l'édition du texte procurée par Johannes Beckmann en 1786 – est un recueil de 172 courtes notices merveilleuses, selon la partition en chapitres établie par Immanuel Bekker, le savant allemand qui en 1831 publia à Berlin, en 2 volumes, l'œuvre complète d'Aristote. Le texte du *De mirabilibus* fut publié dans le deuxième volume de cette célèbre édition, aux pages 830-847, en deux colonnes, chacune comptant environ 35 lignes. Le texte de Bekker, repris par le *Thesaurus linguae Graecae* d'Irvine, compte 9,181 mots. Le texte est transmis, en tout ou en partie, par 23 manuscrits grecs. A coté de la tradition directe grecque, on dispose aussi d'une traduction latine médiévale, qui est indépendante des manuscrits grecs conservés et qui est donc fort importante pour l'établissement du texte original.

La subdivision du texte en chapitres pose plusieurs problèmes à l'éditeur du texte grec : il faut noter d'abord que la tradition manuscrite n'est pas tout à fait unanime quant à la disposition de la matière. Nous pouvons au fait remarquer que la distinction proposée par le savant allemand, et en suite reprise par ses successeurs, n'est soutenue par aucun des témoins médiévaux (du moins, pas dans son intégralité). Si on compare, dans un tableau plus synthétique, l'ordre des chapitres établi par Bekker, on pourrait noter aisément des différences macroscopiques qui permettent de tracer une première ébauche généalogique (ou 'stemmatique'). A la suite des travaux primordiaux de Dieter Harlfinger et Jürgen Wiesner, nous avons individué trois familles de manuscrits, notées par trois lettres de l'alphabet grec, qui présentent l'ordre des chapitres suivant :

- α) B (DACLQ) ; 152-163 ; 4 ; 9 ; 5 ; 164-176 ; 1 (jusqu'à 830a12 ὀφθαλμῶν) ; 177-178 ; 32-75 ; 77 ; 76 ; 78-114 ; 130-137 ; 115-129 ; 138-151.
- β) a) T : 1-33 (jusqu'à 832b27 ῥαδίως) ; 34-69 ; 72-75 ; 77 ; 76 ; 78-137 (*des. mut.* 844b1 θαυμαστόν τι).
- b) F (KEOM et Ald.) : 1-7 ; 9-32 ; 34-69 ; 72-75 ; 77 ; 76 ; 78-151.
- γ) a) H (partie ancienne) : 1-16 ; 20 ; 17-19 ; 21-45 (*des. mut.* 833b11 τρεῖς) ;
- b) G : 1-16 ; 20 ; 17-19 ; 21-114 ; 130-137 ; 115-129 ; 138-178 ; c) PR : 1-16 ; 20 ; 17-19 ; 21-75 ; 77 ; 76 ; 78-114 ; 130-137 ; 115-129 ; 138-178.

La première famille, constituée par le ms. B (Marcianus gr. IV 58) et ses copies, présente un texte considérablement différent de celui transmis par les autres manuscrits. Dans cette partie de la tradition, la série des notices commence avec le chapitre 152 et, tout en comprenant 4 chapitres de la première partie du texte (4, 9, 5 et 1, mais seulement en partie), elle va jusqu'au chapitre 178 pour se rapprocher ensuite de à la série 'classique' avec le chapitre

32. La série 152-178 (avec l'omission des chapitres 4, 9, 5 et 1) se retrouve aussi dans la famille  $\gamma$ , mais placée à la fin du recueil et précédée, dans le ms. GPR, par la notice suivante : Ἐν ἄλλῳ ἀντιγράφῳ ἢ προκειμένη ἀρχὴ πᾶσα τῶν παραδόξων ἀκουσμάτων ἔλειπεν ἄχρι τοῦ ἔν Βιθυνίᾳ δὲ τῆς Θράκης ἐν τοῖς μετάλλοις, ἦσαν δὲ ἀντ' ἐκείνων τὰ ὑποτεταγμένα (dans un autre modèle le commencement de tous les *mirabilia* qu'on trouve au début manquait jusqu'à «en Bithynie de Thrace dans les mines, etc». A sa place [on y trouvait] les chapitres qui suivent). La notice, d'ailleurs très précise, doit être interprétée comme une référence à un témoin de la famille  $\alpha$ . Un savant compilateur byzantin a ainsi produit une nouvelle recension du texte, en ajoutant à la fin de la série 1-152 (sur laquelle je reviendrai plus en détail par la suite) la séquence qu'il avait trouvée au début du texte dans un autre manuscrit (ἐν ἄλλῳ ἀντιγράφῳ). La séquence de  $\gamma$ , qui est le produit d'une opération qu'on appelle normalement 'contamination' ou 'transmission horizontale', a été reprise dans l'édition d'Henri Estienne (parue en 1557) qui, indépendamment du rédacteur byzantin, avait à sa disposition le texte grec (la *vulgata*) diffusé par l'édition Aldine de 1498 (tirée d'un apographe du manuscrit F, de la famille  $\beta$ ), et un témoin proche à B, de la famille  $\alpha$ . Estienne, qui n'avait pas accès à un manuscrit de la famille  $\gamma$ , écrivit dans sa préface : “De hoc ante omnia, te admònitum volo, in manuscriptis exemplaribus quae viderim, non hoc esse libri huius principium, sed illud quod habes pag(inis) 135, 136, 137, 138, ab his vidèlicet verbis λέγεται περὶ τὰ Τύανα, etc. usque ad ἐξ οὗ φασὶ πῦρ ἀνάπτεσθαι. Inter ea autem quaedam sunt quae sparsim in hoc libro posita sunt». Si l'ancien compilateur byzantin avait omis, en tant que doublons, les chapitres 4, 9, 5 et 1, Estienne, en reproduisant son modèle, imprima l'ensemble du texte avec la seule omission du chapitre 1, déjà présent au début du traité. Cette partie du texte, les chapitres 152-178, est appelée « appendix », car on la retrouve, en guise d'appendice, à la fin de l'édition d'Estienne, qui a été le

modèle de toutes les éditions successives jusqu'à celle de Bekker, qu'en reprend l'ordre.

La seconde transposition qu'on peut remarquer est l'interversion de la série des chapitres 130-137; 115-129. Nous pouvons remarquer que la succession 115-137 est donnée seulement par les manuscrits rattachés à la famille β (T et F); les autres témoins, par contre, présentent l'ordre 130-137; 115-129. Pour mieux comprendre la nature de cette transposition, il convient d'abord observer un autre phénomène textuel qui concerne le texte de β. Dans les témoins de cette branche de la tradition on a remarqué les déplacements de texte suivantes :

1)

*mir.* 113

*mir.* 114 (**première partie**) φασὶ καὶ ταύτης τῆς κρήνης πλησίον εἶναι τινα πέτραν αὐτοφυῆ, μεγάλην τῷ μεγέθει. ταύτην οὖν λέγουσιν, ἐπειδὴ μὲν ἡ θέρως, φλόγα ἀναπέμπειν πυρός, χειμῶνος δὲ γενομένου ἐκ τοῦ αὐτοῦ τόπου κρουνὸν ὕδατος ἀναρραίνειν οὕτω | *mir.* 137 (**deuxième partie**) καὶ τὸ δύο κόρακας εἶναι διὰ τέλους περὶ τὸ τοῦ Διὸς ἱερόν, ἄλλον δὲ μηδένα ... τόπον, καὶ τὸν ἕτερον αὐτῶν ἔχειν τὸ πρόσθεν τοῦ τραχήλου λευκόν.

suit *mir.* 115.

2)

*mir.* 128

*mir.* 129 (**première partie**) λέγεται δὲ καὶ ἐν Παιονίᾳ τοὺς βοῦς τοὺς ἀγρίους πολὺ μεγίστους ἀπάντων τῶν ἐν τοῖς | *mir.* 114 (**deuxième partie**) ψυχροῦ ὥστε χιόνι συμβαλλόμενον μηδὲν διαφέρειν. καὶ τοῦτό φασιν οὐκ ἀπόκρυφον οὐδὲ μικρὸν χρόνον.

suit *mir.* 130.

3)

*mir.* 136

*mir.* 137 (**première partie**) θαυμαστὸν δ' ἐστὶ | *mir.* 129 (**deuxième partie**) λοιποῖς ἔθνεσι γίγνεσθαι, καὶ τὰ κέρατα αὐτῶν χωρεῖν τέσσαρας χόας.

suit *mir.* 138.

Comme il a déjà souligné Jürgen Wiesner – qui en 1987, dans un court mais très riche essai, a publié une ébauche de la tradition manuscrite du traité ps.-aristotélicien – la relation entre ces transposition de texte et l'ordre des chapitres transmis par  $\beta$  est la clé pour comprendre l'état du texte de cette branche de la tradition : l'examen des transpositions permet, en effet, de rétablir la succession correcte des chapitres, transmise d'ailleurs par les familles  $\alpha\gamma$ . Si on agence correctement les diverses parties du puzzle on obtient aisément l'ordre 113, 114, 130 – 137, 115 – 129, 138 :

**mir. 113**

**mir. 114 (première partie)** φασι καὶ ταύτης τῆς κρήνης πλησίον εἶναι τινα πέτραν αὐτοφυῆ, μεγάλην τῷ μεγέθει. ταύτην οὖν λέγουσιν, ἐπειδὴν μὲν ἡ θέρως, φλόγα ἀναπέμπειν πυρός, χειμῶνος δὲ γενομένου ἐκ τοῦ αὐτοῦ τόπου κρουνὸν ὕδατος ἀναρραίνειν οὕτω | **mir. 114 (deuxième partie)** ψυχροῦ ὥστε χιόνι συμβαλλόμενον μηδὲν διαφέρειν. καὶ τοῦτο φασιν οὐκ ἀπόκρυφον οὐδὲ μικρὸν χρόνον.

**suit mir. 130.**

[...]

**mir. 136**

**mir. 137 (première partie)** θαυμαστὸν δ' ἐστὶ | **mir. 137 (deuxième partie)** καὶ τὸ δύο κόρακας εἶναι διὰ τέλους περὶ τὸ τοῦ Διὸς ἱερόν, ἄλλον δὲ μηδένα ... τόπον, καὶ τὸν ἕτερον αὐτῶν ἔχειν τὸ πρόσθεν τοῦ τραχήλου λευκόν.

**suit mir. 115.**

[...]

**mir. 128**

**mir. 129 (première partie)** λέγεται δὲ καὶ ἐν Παιονίᾳ τοὺς βοῦς τοὺς ἀγρίους πολὺ μεγίστους ἀπάντων τῶν ἐν τοῖς | **mir. 129 (deuxième partie)** λοιποῖς ἔθνεσι γίγνεσθαι, καὶ τὰ κέρατα αὐτῶν χωρεῖν τέσσαρας χόας.

**suit mir. 138.**

La cause de ce phénomène textuel apparemment inexplicable devient finalement évidente quand on considère les aspects matériels de la tradition manuscrite d'un texte et, plus précisément, en évoquant le titre d'un essai de Jean Irigoin, « les accidents matériels » qui se manifestent souvent dans les cas de tradition (ou 'transmission') sur codex ou 'livre à pages'. Dans le cas d'espèce on a à faire, bien évidemment, avec une transposition mécanique d'un folio.

Une fois établie la cause de la succession (perturbée) transmise par  $\beta$  et conservée jusqu'à l'édition de Bekker, il convient d'en tirer des conclusions stemmatiques plus précises. La collation des deux manuscrits T et F permet d'observer le même codex ( $\beta$ ) dans ses différents états de conservation : le codex T, en particulier, offre de remarquables caractéristiques textuelles. T conserve le chapitre 8 et la première partie du ch. 33, omises par le copiste de F ; le scribe de ce codex a en plus pu reconnaître la translocation accidentelle de son modèle et il a donc barré avec un trait d'encre le texte déplacé à la fin du chapitre 129 (f. 68r). Maintenant nous aborderons les transpositions mineures, qui ont été jusqu'ici volontairement négligées. La succession des chapitres 75, 76, 77 est attestée seulement par le codex G (un manuscrit sur lequel on reviendra plus loin) et Bekker a suivi, seulement ici, l'ordre de ce témoin, qu'il considérait comme le meilleur. Les autres manuscrits transmettent la séquence 75, 77 et 76, dans la façon suivante :

75) [835b27-28] Τὰς ἐν Ἡπειρῷ ἐλάφους κατορύπτειν φασὶ τὸ δεξιὸν κέρας, ὅταν ἀποβάλωσι, καὶ εἶναι πρὸς πολλὰ **χρήσιμον**.

<76> (77) [835b30-32] Φασὶ δὲ καὶ τὴν φώκην ἐξεμεῖν τὴν πυτίαν, ὅταν ἀλίσκηται· εἶναι δὲ φαρμακῶδες καὶ τοῖς ἐπιλήπτοις **χρήσιμον**.

<77> (76) [835b29-30] Καὶ τὴν λύγκα δὲ φασὶ τὸ οὖρον κατακαλύπτειν διὰ τὸ πρὸς ἄλλα τε χρήσιμον εἶναι καὶ τὰς σφραγίδας.

On peut remarquer que les chapitres 75 et 77 se terminent avec le même mot χρήσιμον ; Wiesner a justement remarqué que à cause de ce qu'on appelle un 'saut du même au même' le scribe de G avait d'abord omis le chapitre 77, qu'il avait en suite réintégré à la fin du chapitre 76. On pourrait aussi ajouter que la succession correcte des chapitres – attestée par les autres manuscrits – peut être reconstruite grâce au témoignage du patriarche Photios, qui lisait l'opuscule de Théophraste, aujourd'hui perdu, dont a été tiré la succession de récits comprise dans cette partie de *Mir*.

Phot. *Bibl.* 278 528b2-4 (Τοῦ αὐτοῦ *Mir.* 75 Τὰς ἐν Ἠπείρῳ ἐλάφους [Θεοφράστου] ἐκ τοῦ περὶ τῶν κατορύττειν φασι τὸ δεξιὸν κέρασ, ὅταν λεγομένων ζώων φθονεῖν). Καὶ ὁ ἀποβάλωσι, καὶ εἶναι πρὸς πολλὰ ἔλαφος τὸ δεξιὸν κατορύττει κέρασ, χρήσιμον.

πρὸς τε τὰ τῆς φρύνης φάρμακα καὶ  
πρὸς ἄλλα πολλὰ χρήσιμον.

528b5-7 Καὶ ἡ φώκη ὅταν μέλλη *Mir.* <76> (77) Φασι δὲ καὶ τὴν φώκην ἀλίσκεσθαι, ἐξεμεῖ τὴν πιτύαν, ἐξεμεῖν τὴν πυτίαν, ὅταν ἀλίσκεται· χρησιμεύουσιν καὶ ταύτην τοῖς εἶναι δὲ φαρμακῶδες καὶ τοῖς ἐπιλήπτοις. ἐπιλήπτοις χρήσιμον.

528b8-10 Καὶ ἡ λύγξ κατακρύπτει τὸ *Mir.* <77> (76) Καὶ τὴν λύγκα δὲ φασι τὸ οὖρον, ὅτι πρὸς τὰς σγραγίδας καὶ οὖρον κατακαλύπτειν διὰ τὸ πρὸς ἄλλα πρὸς ἄλλας χρείας ἐπιτήδειον. τε χρήσιμον εἶναι καὶ τὰς σφραγίδας.

Faute de temps, je ne peux pas traiter ici des sources du traité, d'ailleurs une question fort intéressante et dont l'importance pour l'établissement du texte est parfois d'une importance extrême ; l'exemple que je viens de citer vous donne toutefois, j'espère, une idée, même partielle, des relations très étroites qui relie le texte ps.-aristotélicien et l'œuvre zoologique de Theophraste.

## 2. La tradition manuscrite.

Le texte grec de *Mir.* nous a été transmis par 23 manuscrits, dont 17 présentent (ou présentaient) un texte complet. A côté de ces 17 mss. 3 témoins transmettent seulement la dernière partie de l'ouvrage (les chapitres 152-178, ou « Appendix », dont j'ai parlé et sur lesquels je reviendrais encore par la suite). Voyons d'abord les manuscrits les plus anciens et leur descendance. La famille  $\gamma$ , qui présente des problèmes remarquables, sera examinée d'une façon plus détaillée.

– *La famille  $\alpha$ .* La famille  $\alpha$  est représentée par un seul manuscrit d'époque médiévale : le codex B (Marc. gr. IV 58), un manuscrit en papier oriental de 265/268 × 168/175 mm ; daté par E. Mioni à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, mais qui on peut aisément le reconduire à la deuxième partie du XII<sup>e</sup>. La rétro-dation de ce témoin nous permettra de préciser le *stemma*. L'étude des textes transmis par B, et en particulier les travaux de Richard Förster sur le texte de la *Physiognomonique*, nous permettent de connaître exactement la place de ce manuscrit dans le *stemma* de *Mir.* : de B fut copié le Marcianus gr. 216 (D), transcrit par Jean Scutariotes, copiste célèbre et très prolifique, actif à Florence dès années '40 du XV<sup>e</sup> sec. jusqu'à la dernière décennie du même siècle. L'attribution est due à Nigel Wilson, qui en 1962 publia une liste des manuscrits de Théophraste. Le manuscrit de papier, de petit format (220 × 142 mm), est daté (par le f. 347r) de 1445 et porte sur un des folios de garde la notice suivante, due à la main de Bessarion :

+ βησσαρίων ἑλλην τῷ γένει, τῇ ἀξία τῆς ῥωμαίων ἀγίας ἐκκλησίας  
καρδηνάλις : ~

Ἴστω ὁ ἀναγινώσκων τὸ παρὸν βιβλίον γεγράφθαι μὲν ἀπὸ  
πρωτοτύπου ἐσφαλμένου κἀντεῦθεν πλήρες ἀμαρτιῶν εἶναι. ἐμὲ



μέντοι οὐ ἀναλώμασι γέγραπται σφόδρα ἐπιθυμοῦντ' αὐτὸ κτήσασθαι, καὶ μὴ ἄλλως δυνάμενον, ἐλέσθαι μᾶλλον αὐτὸ ὁπίωσοῦν σχεῖν, καὶ μετὰ τοσοῦτων σφαλμάτων, ἢ μηδὲν τοῦ ποθουμένου τυχεῖν.

ἰαννουάϙ. κβ' ἔτει ἀπὸ χριστοῦ ,αυμε'ω

Bessarion, Grec par naissance, ayant la dignité de cardinal de la sainte église de Rome.

Sache le lecteur que ce livre a été transcrit d'un modèle endommagé, et pour cette raison il est plein de fautes. Je voulais l'avoir pour moi et, n'ayant pas d'autre choix, j'ai préféré l'avoir dans cet état et avec ce grand nombre d'erreurs au lieu de ne point avoir ce que je désirais.

En janvier, jour 22, an 1445 de la naissance de Christ.

La notice est fort intéressante et nous informe aussi sur l'état de conservation de B au milieu du XV<sup>e</sup> siècle : le manuscrit « endommagé et plein de fautes » est sans aucune doute le Marcianus IV 58, qui aujourd'hui est abimé au début et endommagé en plusieurs endroits. L'attribution du manuscrit à Scoutariotès nous permet, peut-être, de situer à Florence le manuscrit B, qui est parvenu très tard à la Marcienne, avec les manuscrits du bibliothécaire Jacopo Morelli (mort en 1819). Le codex D fut recopié plusieurs fois : le célèbre Marc. gr. 200 en est une copie directe. Ce dernier manuscrit est un codex d'apparat, en parchemin, il mesure 427 × 286 et il compte 598 ff. La copie du manuscrit est due à Jean Rhosos, le célèbre copiste au service du cardinal Bessarion, qui a apposé une souscription au f. 594r. La copie du manuscrit fut achevée à Rome en 1457, seulement 5 ans après l'achèvement de la copie de D.

De D dérivent encore deux manuscrit perdues, auxquelles remontent, d'une part, les mss. QL, qui descendent d'un même modèle perdue, et de l'autre C. Le ms. L (Vindobonensis Phil. gr. 231) est daté de 1458 et fut copié par un scribe qui apposa une souscription cryptographique à la fin du codex ; Q

(Ambr. A 174 sup.) fut copié par J. Rhosos, qu'on vient de mentionner, en collaboration avec un scribe du nom de Manuel, dit « élève de Constantin Lascaris », le célèbre humaniste byzantin professeur de grec à Milan et Messine. Dans la section qui transmet le *De partibus animalium*, Q présente aussi des annotations des humanistes grecs Démétrius Chalchondyle et Théodore Gaza. On peut dater le manuscrit de Milan des années '70 du XVe siècle sur la base de la marque du papier. D'un autre apographe perdu de D dérive le texte de C, un manuscrit en parchemin copié après 1468 et avant la mort de Bessarion (1472), par Démétrius Trivolis, le jeune Alessio Celadeno (autrement connu comme *Anonymus δ-καί*; dont il sera question plus loin), Grégoire hiéromoine (ou *Anonymus KB*). La partie du manuscrit qui contient *Mir.* a été copiée par le moine Grégoire, collaborateur de Bessarion et Georges Gémiste Pléthon : L'identité de ce scribe a été récemment découverte, d'une manière indépendante, par D. Harlfinger et S. Martinelli Tempesta. Dans la dernière partie de C on trouve la main de l'*Anonymus Ly*, un autre collaborateur de Bessarion, encore anonyme, qui a travaillé auprès du cardinal pendant son séjour à Boulogne, au début des années 1450. Il faut remarquer que ce dernier copiste a transcrit la dernière unité codicologique du manuscrit, qui faisait originellement partie du Marc. gr. 522 – une copie du célèbre Par. gr. 2036 – qui transmet le traité *Du sublime* du Ps.-Longin et les *Problèmes* d'Aristote. Aux manuscrits complets de cette famille, on peut ajouter aussi les extraits (trois courts fragments) qui on trouve dans le manuscrit de Cambridge Dd IV 16, copié à Florence par Niccolò Sagundinos, secrétaire papale, en 1441.

– *La famille β*. La famille β est attestée par deux manuscrits de l'époque des Paleologues : T et F. T, Londres, Lambeth Palace, MS 1204, est un manuscrit encore peu étudié, qui fut signalé pour la première fois par J. Wiesner en 1972 et jamais collationné par les éditeurs du traité ps.-aristotélicien. Il s'agit d'un

codex de 275 × 196 mm, de papier non filigrané, qui on peut dater, dans la partie ancienne, au dernier quart du XIII siècle (l'écriture d'érudit s'inscrit évidemment dans la « Fettaugen-Mode », décrite par H. Hunger). La particularité plus frappante de ce manuscrit est la présence, sur les marges des folios qui transmettent *Mir.*, d'un nombre considérable d'additions plus récentes, tirées du *De mensibus* de Jan le Lydien (la tradition de cet ouvrage, conservé seulement sous forme de fragments, n'est pas encore bien connue : une collation avec l'édition de Wuensch permet, peut-être, de rattacher les extraits au manuscrit de l'Escorial Φ III 11, du milieu du XIVe siècle). Le deuxième manuscrit le plus ancien du rameau β est le célèbre Vat. gr. 1302 (F), témoin fondamental pour les opuscula de Théophraste et chef de file pour la tradition dite *vulgata* des *Vies des philosophes* de Diogène Laërce. Il s'agit d'un manuscrit de grand format (326 × 237), de papier oriental, soigneusement transcrit sur 32 lignes. La copie de la partie ancienne ce manuscrit, naguère attribuée au XII siècle, est due, comme a démontré G. Prato, à deux scribes du début du XIV siècle, qui emploient une écriture archaïsante qui caractérise un certain nombre de manuscrits copiés à la cour des Paléologues. Le manuscrit F eut une ample descendance : une copie directe de ce manuscrit est conservée, aujourd'hui seulement partiellement, dans l'Ambrosianus P 80 sup., du début du XV siècle. Le scribe anonyme qui copia l'Ambrosianus est aussi responsable de la transcription du *codex unicus* qui nous transmet le lexique d'Hésychios d'Alexandrie (Marc. gr. 622), comme vient de démontrer David Speranzi. Il s'agit d'un collaborateur de George Chrysokokkes, qui enseignait le grec à la première génération des humanistes italiens (François Philelphe) à l'école de St. Jean Prodrome de Petra. La partie de l'Ambrosianus qui contenait *Mir.* est aujourd'hui perdue, mais on peut la reconstruire aisément et d'une façon mécanique grâce à l'accord des ses trois copies conservées : E, K(a) et O. Le manuscrit de l'Ambrosienne fut à l'origine conservé à Florence, comme l'avait

deviné M. Sicherl : les catalogues de la bibliothèque du couvent de S. Marc à Florence nous en donnent maintenant la preuve définitive :

– (Ciccolini – Petitmengin 2005, p. 285, nr. 249) : Θεοφράστου περὶ πυρός (de igne), μετὰ τὰ φυσικά, περὶ λίθων (de lapidibus), περὶ ὑδρώτων (l. ἰδρώτων), (de sudoribus) ; περὶ ἰλλίγων (de vertigine), περὶ κόπων (de lassitudine), περὶ ἰχθύων (de piscibus), περὶ ἀνέμων (de ventis), περὶ ὀσμῶν (de odoribus). Item Aristotelis περὶ Ξενοφάνους ‘de Zenophonte’, περὶ Ζήνωνος, περὶ Γοργίου, περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, περὶ κόσμου πρὸς Ἀλέξανδρον, τὰ μηχανικά, περὶ πνεύματος, antiq. satis litteris iisque elegantissimis.

La copie la plus ancienne de l’Ambrosianus est le codex K(a), Vaticanus Urb. gr. 108, copié en 1427, environs, par Théodore, diacre et νομικός de la Grande Église, collaborateur de Chrysokokkes, comme le copiste de l’Ambrosianus. Le manuscrit K(a) a appartenu à François Philelpe, lui aussi lié à l’école de Chrysokokkes, qui l’apporta en Italie au retour de son séjour à CP. Une lettre de Philelpe au moine camaldule Ambroise Traversari, datée de 1427, nous informe de l’acquisition du manuscrit par l’humaniste italien. A partir du manuscrit de Milan fut aussi copié E, le Palatinus Vatic. gr. 162, un élégant codex en parchemin, copié par Jean Scoutariotes, sans doute en 1442. Le Palatinus fait partie d’une ‘édition’ complète des œuvres d’Aristote ayant appartenu à l’humaniste florentin Giannozzo Manetti, qui comprend les Palat. Vatic. gr. 159-165. La copie fut achevée très vraisemblablement à Florence, où l’Ambrosianus était conservé. O (Bern. 402), dernière copie du manuscrit de Milan, fut copié entièrement par l’humaniste vénitien Niccolò Leonico Tomeo dans le troisième quart du XVe siècle. Ce manuscrit, d’ailleurs inutile pour l’établissement du texte de *Mir.*, servit de modèle pour l’impression de *l’editio*

*princeps* du traité, effectuée par Alde Manuce en 1498 (1497 *more Veneto*) dans le troisième tome des *Opera omnia* du Philisophe. Avant 1498 de O fut tiré la copie de M (Leidensis Vossianus Q° 25), copié à la fin du XVe siècle par Jean Rhosos, qui a transcrit, comme on l'a déjà remarqué, le codex A.

– *Les mss. JYZ et le Concile de Trente.* Puisqu'on vient de mentionner l'édition *princeps*, il faudra aborder le groupe des manuscrits JYZ, qui transmettent seulement l'Appendix (chapitres 152-178). On a longtemps reconnaître dans ce group de manuscrits une partie indépendante de la tradition du traité : Dieter Harlfinger fut le premier qui a démontré la relation qui lie la parution de la *princeps* et la naissance de ce rameau de la tradition. En effet, comme déjà remarqué au début de l'exposé, l'Aldine reproduit un manuscrit de la famille  $\beta$  et transmet, par conséquent, seulement les chapitres 1-7 ; 9-32 ; 34-69 ; 72-75 ; 77 ; 76 ; 78-151. Au milieu du XVIe siècle un group de savant et érudits se réunit à Trente à l'occasion du Concile à la suite de l'ambassadeur espagnol Diego Hurtado de Mendoza, habitué de la bibliothèque Marcienne, où était conservé une partie considérable de la famille  $\alpha$  (DAC). Les trois témoins de cette recension partielle se rattachent sans aucune doute à l'activité de ce cercle de savants : J (Ottob. gr. 45), copié par les scribes habituels de Mendoza, fut annoté par et appartient à Arnoldus Arlenius, bibliothécaire de Mendoza (la copie de *Mir.* est due à Pierre Karnabakas, un collaborateur prolifique de Jean Mavromatis à Venise) ; Y (Ottobonianus 147), attribué par D. Harlfinger à la main de l'humaniste espagnol Juan Páez de Castro, doit être ajouté, comme vient de démontrer Teresa Martinez Manzano (qui d'ailleurs ne considère guère notre manuscrit), à la production d'un scribe anonyme – sans doute un érudit – qui eut accès aux bibliothèques de Venise (à la Marcienne et a celle de S. Antoine de Castello, où était conservé la riche bibliothèque du cardinal Domenico Grimani). A ce copiste, indiqué comme Páez de Castro dans

le troisième tome de RGK, il faut attribuer aussi la copie des Ottoboniani graeci 91 (ff. 126r-127v); 173 (ff. 87r-116v), 193 (ff. 141r-217r) et 304 (l'entier manuscrit). Le dernier témoin de cette tradition isolée de l'Appendix est un exemplaire de l'Aldine de 1498, ayant appartenu à Páez de Castro, où le savant espagnol avait transcrit les chapitres qui manquait à l'édition imprimée. A la suite de Harlfinger on peut bien comprendre que la transmission séparée de l'Appendix visa à intégrer une manque de l'Aldine, particulièrement évidente lorsque le texte de la famille  $\alpha$  fut connu par les philologues de la renaissance tardive. Une lettre de Páez à Honorato Jouan, datée de 1546, nous informe sur les efforts du savant espagnol qui était en train de réviser le texte de *l'editio princeps* en se servant des manuscrits conservés à Venise :

*Cuanto a las obras de Aristóteles yo digo a vuestra merced que es cosa muy grande, porque las más de las lacunas en los Morales y principalmente en lo De mirandis auscultationibus están llenas. El tratado De lineis insecabilibus es muy otro ; los Problemas tien cosas nuevas ; los De animalibus muy buenas. Vuestra merced tenga pacincia, que todo será común, cuando Dios quisiere que nos veamos. [...] El índice de la librería Nicena es muy grande, de más de treinta pliegos de papel, y haia libros buenos y malos. Yo hago hacer un volumen en que pondré el índice de la librería del papa y otro de la librería Nicena y otro de la librería del monasterio de San Antonio en Venecia y otro de la del señor don Diego. Y heco, habiendo buena ocasión, le enviaré a vuestra merced sin falta : porque todo lo que digo tenemos in Trento. [...] De Trento, 8 de junio 1546.*

Quant aux œuvres d'Aristote je vous dis que il s'agit d'une question très important, car la plus grand partie des lacunes des *Moralia* et principalement du *De mirandis auscultationibus* sont comblées [scil. dans les manuscrits consultés par Páez]. Le traité *De lineis insecabilibus* est très différent ; les *Problèmes* ont des parties jusqu'ici inconnues ; les livres *De animalibus* <ont des variantes> très bonnes. Veuillez bien patienter, car tout ça vous sera communiqué quand Dieu permettra que nous nous voyons. Le catalogue de la bibliothèque de Bessarion (*Nicena*) est très étendu, plus que 30 folios ; il y a des bons livres et de mauvais. J'ai fait préparer un volume dans le quel seront transcrits les catalogues de la

bibliothèque du Pape, un autre pour la bibliothèque de Bessarion et un autre pour la bibliothèque du monastère de S. Antoine à Venise et un autre pour la <bibliothèque> de M. Diego <Hurtado de Mendoza>. Quand j'en aurais l'occasion, je vous enverrai tous <ces matériaux>, car tout que je viens de vous décrire nous l'avons ici à Trente. Fait à Trente, 8 juin 1546.

En 1545 Páez avait en effet écrit à Jerónimo Zurita pour obtenir de lui un exemplaire de l'édition des œuvres d'Aristote imprimée par Alde Manuce « porque este invierno tenemos concentrada una gran academia de hombres muy eruditos, que se dedican todos a entender en Aristóteles, dum *sub nivibus stupet alma tellus* » (« car cet hiver nous avons réuni une grande académie d'hommes très savants, qui se dédient à l'étude d'Aristote tandis que "la terre demeure pétrifié sous la neige" »). La citation latine, non identifiée jusqu'à aujourd'hui, est tirée de l'œuvre poétique de Marco Gerolamo Vida, évêque de Albe, qui faisait partie des prélats qui participaient au Concile de Trente et qui fut, par la suite, un collaborateur dévoué de l'archevêque de Milan, st. Charles Borromée. Le texte de l'Appendix transmis par ce petit group de manuscrits dérive d'un descendant de B. La collation ne permet pas d'identifier avec certitude le modèle commun aux trois manuscrits, qui présentent une rédaction du texte fort contaminée. La source principale fut, très vraisemblablement, le ms. C, contaminé avec le texte de A. C'est à la même source que puisa Henri Estienne pour son édition parue à <Genève> en 1557. Contrairement à la première reconstruction de Harlfinger, à mon sens, il n'est pas possible d'affirmer que le modèle employé par Estienne fut seulement l'Ottob. gr. 45 (J), car l'éditeur eut entre ses mains un texte complet de *Mir.* et non pas seulement l'Appendix. Il nous informe très clairement de cet point dans les *adnotationes criticae* imprimées à la fin de l'édition, dont j'ai cité un passage au début de cet exposé. La situation stemmatique est très compliquée quand on considère l'ensemble des édition publiées par Estienne en 1557 et, en particulier, celle d'Appien,

Ctésias et Agatarchide (il s'agit d'une seule édition) : dans sa préface l'éditeur protestant affirme d'avoir employé un manuscrit d'Arlenius que j'aimerais bien identifier avec l'Ottobonianus 45, qui présente un contenu identique à celui de cette édition. Si cette hypothèse est correcte, il faudrait en conclure que, au moment de préparer l'édition d'Aristote (et Théophraste), Estienne avait accès à plusieurs manuscrits différents. Dans deux études assez récentes, Anna Lucia di Lello-Finuoli a essayé de démontrer que la source d'Estienne était un manuscrit perdu de la famille  $\gamma$  : cette hypothèse, dépourvue de fondement, est aisément contredite par un examen textuel de l'édition ; pour la partie de *Mir.* déjà publiée par Alde, le modèle employé par Estienne fut la III<sup>e</sup> édition des écrits d'Aristote publiée à Bâle en 1550, qui est une réimpression corrigée de la *princeps* ; *l'appendix*, par contre, dérive de manière évidente d'un manuscrit très proche du modèle commun à JYZ.

Il convient de commencer avec la démonstration que JYZ sont indépendants de GPR, qui transmettent aussi *l'appendix* (sur ce point je reviendrai par la suite, quand il sera question de l'édition d'Henri Estienne) : voici une liste des fautes séparatives qui permettent d'associer les trois manuscrits JYZ au rameau  $\alpha$ . Il est possible de parvenir en effet à cette conclusion on pourrait parvenir en observant attentivement l'ordre des chapitres transmis par les trois manuscrits : on peut ici constater la présence des « doublons » 4, 9, 5 et 33 : le chapitre 31, comme vous pouvez déduire de la liste que je vous ai donnée à p. 2, manquait dans F e, par conséquence, était omis aussi par l'Aldine. Le chapitres 4, 9, 5 qui se trouvent insérés dans la série 152-176 d' $\alpha$  ne sont pas répétés par GPR, car le rédacteur du modèle de ce rameau de la tradition avait évidemment estimé inutile la répétition de chapitres déjà présents dans le texte de son manuscrit. Dans les tableaux suivant on peut observer les fautes qui lient C et A à JYZ contre les autres témoins du rameau  $\alpha$ . Malheureusement on ne peut pas définir avec précision la source de cette partie



de la tradition car on trouve des fautes de C contre AJYZ et de A contre CJYZ. Cela signifie, bien évidemment, que l'ancêtre commun aux trois manuscrits était le fruit de la contamination de plusieurs exemplaires du rameau  $\alpha$  : on ne peut pas exclure que le modèle de J et de l'hyparchétype auquel remontent YZ soit le modèle perdu de C.

### 1. JYZ et A

845b34 ἀναδίδοται BDCLQ : ἀναδέδοται AJYZ

846a21 περιαιρεῖν DCLQ : περιαινειν (*sic*) AJYZ

### 2. JYZ et C

845b33 καλοῦσι L<sup>2</sup> : κα[...]σι B (καλεῖται B<sup>rec</sup>) : κα ... DLQ : κ ... A : om. CJYZ  
(*spatio relicto*)

845b35 παφλάζει BDALQJ<sup>mg</sup> : παμφάζει CJYZ

846a31 γίνεσθαί BDAQ : γενέσθαι CJYZ

846b6 εἰσι BDALQ : <ἀεί> εἰσι CJYZ

847b7 δημάρατον BL<sup>2</sup> : ημάρατον DAQL : τημάρατον CJY<sub>ς</sub> (Z manque!)

### 3. AC et JYZ

845b34 πηγῆ BDLQ : πηγῆ ACJY

846b29 ἴστρος D<sup>Bess.</sup> ACJYZ : ἴστορος BDLQ

### 4. A contre JYZ

846a20 βούλοιτο BDCQLJYZ : βούλοντο A

846a30 παρθένιον DCLQJY : παρθένιος A

846b11 ὁμοιοῦνται [B]DCQJYZ : ὁμοιο<sup>t</sup> brev. A

847b1 ἀρτέμιδι DCLQJY : ἀρτέμηδι A

## 5. C contre JYZ

830b20 τοξευθῶσι BDALQJYZ : τοξευτῶσι C

846a29 ζηλότυποι DALQYZ (ζολότυποι J) : ζηλώτυποι C :

846a31 δὲ BDALQJYZ : om. C

846b22 γεννᾶσθαι LQJYZ : γεννάσθαι BDA : γενᾶσθαι C

846b29 ποταμοὶ BDAQJYZ : ποταμοῦ C || ὑπ' BDAC<sup>γ</sup>LQJZς (ὑπὸ Y) : ἀπ' C

847b7 ἀκουστήν DALQJY : ἀκοστήν C

## 6. Fautes de JYZ (= hyparchétype)

830b23 ἀποβάλλωσι BDACLQ : ἀποβάλλωσιν JYZ

845b33 τύανα BDACLQ : τύανω JYZ

845b34 οὔ BDACLQ : οὔν JYZ

846a22 ἀνδριάς DACQL : ἀνδρί(ας) JYZ

846b18 ἔχεως DACQ : ἔχειως JYZ

## 7. Fautes de YZ et le texte de J

846a3 οὐδὲ BDACJ : οὔδε YZ

846a9 αἴτνη BDACLQJ : ἔθνη YZ

846a12 γέροντας BDACLQJ : γέροντα YZ

846a13 αὐτῶν BDACLQJ : αὐτὸν YZ

846a20 εἰ BDACQLJ : εἰς YZ

846a31 τίγριδι [B]DACLQJ : τιγρῦδι YZ

846a33 κατέχη BDACLQJ : κατέχει YZ

846b16 δῆγμα DACL<sup>2</sup>J : δεῖγμα LQ : δῆκμα YZ

846b21 διαρρήγνυσιν [B]DACLQJ : διαρρήγνουσιν YZ

846b22 νείλω BDALQCJ : νίλω YZ

## 8. Fautes de J contre YZ (J n'est pas le modèle de YZ)

846a29 ζηλότυποι DALQYZ : ζηλώτυποι C : ζολότυποι J

846a32 μωδᾶν BDAQLQYZ (*modan* φ) : μωδῶν J

### 9. Fautes de Y contre Z (Y n'est pas le modèle de Z)

846a8 συστέλλεσθαι BDAQLQJZ : συστέλεσθαι Y

846a9 κρατήρων BDAQLQJZ : κρατήρουν Y

846a22 βίτυος DAQLQJZ : βίσιτύος Y

846b2 βραχύν BDAQLQJZ : βραχὴν

846b27 κόλπον DACQJZ : κάλπον Y

846b31 τὸ BDAQJZ : om. Y

846b34 κράθιν BDAQLQJZ : κράτιν Y

– J est sans aucune doute indépendant de YZ : on peut remarquer un nombre significatif de fautes de YZ contre l'accord de J et le reste de la tradition. En plus, YZ s'accordent avec le reste de la tradition contre J dans le cas suivants. Cela signifie, bien évidemment, que il faut postuler l'existence d'un ancêtre commun à JYZ aujourd'hui perdu. Plus en détail, on pourrait remarquer l'existence d'un jalon intermédiaire entre le modèle de J et les deux manuscrits YZ : car les deux manuscrits s'accordent dans la leçon fautive contre J et le reste de la tradition.

Le rapport entre Y et Z n'est pas trop clair : Z pourrait bien être le modèle de Y et deux erreurs de Y en particulier, qui semblent être issues d'une mélecture du texte de Z, suggèrent cette hypothèse. Une constatation élémentaire empêche pourtant cette conclusion : Z ne transmet pas les chapitres 170-178 qui on trouve d'ailleurs dans Y. Il faut donc en conclure que Y et Z remontent indépendamment d'un même modèle perdu jumeaux de J.

– *La famille γ*. La dernière famille de la tradition manuscrite de *Mir.*, que j'ai nommée γ, présente des spécificités qui il faut aborder avec prudence. Nous

n'avons que 4 témoins conservés : H, G, P, et R. H, le Laur. 86, 3, est un manuscrit composé par l'assemblage de quatre *codices* différents. L'unité codicologique qui transmet le texte de *Mir.*, copiée, dans la partie ancienne, par deux scribes, peut être datée au début du XIV siècle. Le manuscrit originel, de papier oriental et de format moyen (248 × 175), comprenait la *Vie de Proculus*, de Marinus de Neapolis, et le texte de *Mir.* ; cette unité est aujourd'hui mutilée et seulement 3 folios du traité ps.-aristotélicien ont survécu. Le texte fut restauré dans la seconde moitié du XVI siècle par le scribe et *instaurator* <Francesco Zanetti>, qui prit comme modèle une édition imprimée des œuvres d'Aristote (très vraisemblablement l'Aldine). Les manuscrits GPR peuvent être datés entre la fin du XV siècle et le début du XVI siècle : R (Ambr. C 4 sup.), un manuscrit de petite taille (197 × 115) en parchemin, fut copié par <Démétrius Damilas> ; P, un codex de papier (202 × 140), fut transcrit par le prélat allemand Jacob Aurel Questenberg. G, enfin, un autre manuscrit en parchemin, fut copié par le scribe nommé *Anonymus δ-καί* par D. Harlfinger. A propos de Damilas, qui est le copiste du ms. de Milan, en 1979 P. Canart publia une étude sur l'activité de Damilas qui nous permet de connaître l'existence d'un manuscrit perdu de la Bibliothèque Vaticane dont le contenu est intéressant pour notre propos : ce témoin est décrit avec précision dans les inventaires de la bibliothèque des papes où il figure constamment entre 1475 et 1518. Le dernier inventaire décrivit ainsi notre manuscrit :

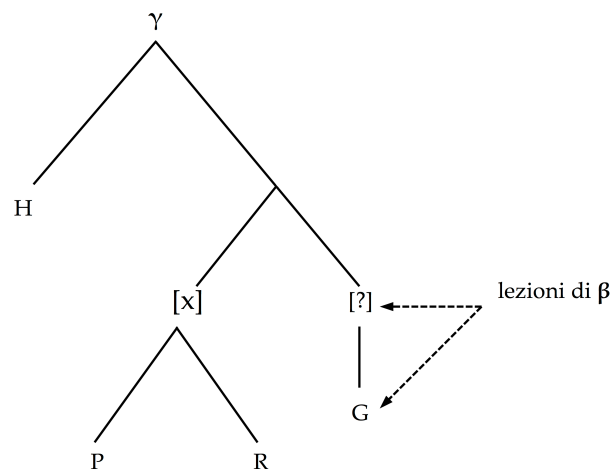
Plutarchi vitę x rhetorum. Arist(ote)les super paradoxis auditionibus et  
 Physiognomia. Aelianus de varia historia. Atheneus Dipnosophiston. Excerpta ex  
 Stobeo, ex pap° in gilbo

Pour la tradition de *Phgn.* R. Foerster a pu démontrer que P et R étaient apoglyphes d'un même modèle perdu ; d'autre part, Mervin Dilts, qui en 1974

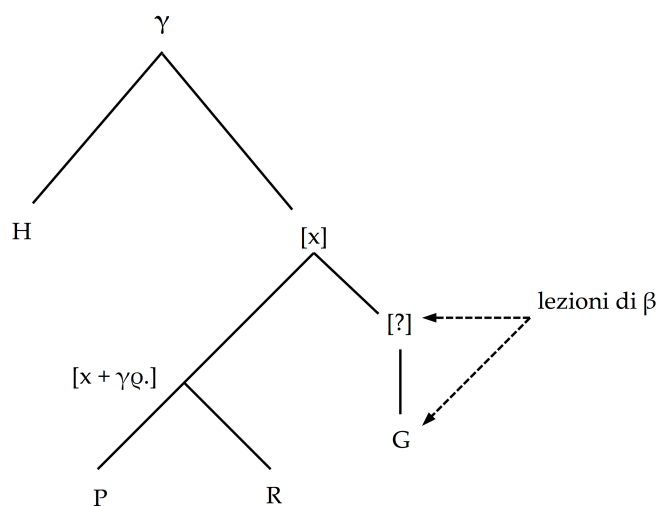
publia pour la Bibliotheca Teubneriana la *Varia Historia* d'Élien, avait conclu que G et R étaient tirés du même manuscrit qu'on pouvait identifier aisément avec le *Vaticanus deperditus*. P. Canart ajouta pour sa part la preuve définitive : le registres de prêt de la Vaticaine conservent les reçus écrits par Damilas et Questenberg.

D. Harlfinger et J. Wiesner, qui dans les années 1970 ont travaillé sur le texte de *Mir.* sans connaître l'existence de ce manuscrit perdu, parvinrent à des conclusions différents.

Selon une première hypothèse d'Harlfinger, P, R et G étaient copies d'un même modèle perdu, mais entre G et ce manuscrit il fallait soupçonner l'existence d'un intermédiaire perdu, contaminé avec un autre rameau de la tradition ( $\beta$ ) : le codex G, en effet, présente, contre P et R, un texte parfois en accord avec  $\beta$  pour des leçons correctes ; il faut remarquer en particulier que deux omissions importantes communes à P et R sont comblées en G : à 841a2-3 τὸ δὲ πέρασ – διευρύνεται B $\beta$ G : om. PR ; 845b29 καὶ αὐτῆ (αὐτῆ B) καὶ ἐκεῖνος BFAld.G<sup>mg</sup> : om. GPR. La deuxième omission est corrigée en G dans la marge. Wiesner, en s'opposant à l'hypothèse d'Harlfinger, établit le stemma suivant :



Ici P et R sont considérés comme descendants de x (qu'on peut identifier avec le manuscrit perdu de la Vaticane), mais G est relié au modèle de ce manuscrit par un hyparchétype contaminé avec le rameau  $\beta$ . En 1987, Wiesner publia sa dernière étude dédiée à la tradition de *Mir.*, où il reprenait à nouveau la question. Le *stemma* qu'on peut établir à la suite de ces dernières réflexions de Wiesner rassemble beaucoup au *stemma* de Harlfinger, mais Wiesner postulait l'existence de deux intermédiaires perdues entre x et PR d'un côté, et G de l'autre.



Grâce à la documentation de la Vaticane on peut aujourd'hui essayer de résoudre définitivement la question. On vient de mentionner l'*Anonymus δ-καί*, copiste du codex G ; on avait déjà rappelé que ce scribe avait collaboré à la transcription du codex C (Marc. gr. 215) et j'avais ajouté que l'identité de ce scribe, inconnue de Harlfinger et Canart, a été récemment découverte : il s'agit de l'évêque uniato de Gallipoli, dans le Salento, Alessio Celadeno.

L'identification de Celadeno est due à David Speranzi, qui a dédié trois études à la résolution de cette énigme paléographique et prosopographique ; la démonstration de Speranzi s'appuie sur les considérations suivantes : trois

lettres envoyées par Théodore Gaza à Alessio Celadeno contenues dans le Laur. plut. 55, 9 (copiées par l'*Anonymus δ-καί*) portent le titre Ἀλεξίῳ ἡγουν ἐμοί (à Alexis, c'est-à-dire moi) où « le copiste du Laurentianus semble révéler son nom » ; en suite Speranzi a ajouté des nouveaux éléments qui confortent son hypothèse : les armoiries de l'évêque Celadeno ornent des manuscrits copiés par l'*Anonymus δ-καί*. Speranzi vient d'ajouter une dernière preuve de cette identification : dans les registres de prêt de la Vaticane on trouve le reçu suivant :

Die VIII februarii 1503. Ego Alex(ius) episcopus Gallipolitanus fidem facio habuisse a venerando domino Ioanne et domino Demetrio custodibus bibliothecae apostolice librum unum grecum in papiro in girbo, in quo sunt Elianus, Atheneus et Stobeus et alia quaedam et eum habuisse commodo et ad mensem unum, et pro eo reliquisse duos parvos anulos aureos cum lapidibus turchina et rubino. Et ad finem hic manu propria mea scripsi. – Restituit die XXVIII iulii.

Speranzi a bien remarqué que la reçue est la preuve définitive confirmant son identification : un manuscrit copié par l'*Anonymus δ-καί* transmet Elie et il s'agit du seul manuscrit qu'on n'a pas encore pu relier à un copiste connu. Il s'agit, comme vous aurez désormais bien compris, du Laur. 60, 19, le codex G de *Mir*.

Cette identification permet maintenant de résoudre le problème stemmatique qu'on vient d'exposer : le copiste de G a indubitablement eu accès au texte du *Vaticanus deperditus*, recopié par Questenberg et Damilas, comme témoignent, encore une fois, les registres de la Vaticane : Questenberg emprunta le ms. perdu en 1494 ; Damilas en 1503. Comment expliquer alors les différences textuelles entre PR et G relevées par Harlfinger et Wiesner ? Il faut commencer par la date de la copie de G : Celadeno eut le *Vaticanus deperditus* entre le début de février et le 28 juillet 1503. Cela signifie évidemment que la

copie de G était achevée avant cette date. L'influence du texte de  $\beta$  sur G a été relevée par Harlfinger et Wiesner, mais ils n'ont pas collationné l'*editio princeps*, dont on a vu qu'elle appartient à cette famille  $\beta$ . Quand nous avons comparé les variantes de G et celles de l'Aldine on a pu comprendre finalement l'origine de la contamination. L'Aldine, comme je l'ai remarqué, reproduit un témoin de la famille  $\beta$ , mais, comme c'est souvent le cas dans les éditions humanistiques, le texte fut modifié et 'amélioré' par les éditeurs avec un nombre considérable de conjectures. En comparant le tableau suivant, on peut aisément vérifier l'accord de G et Ald. contre le reste de la tradition manuscrite de *Mir.* :

831b19-20 ὀλιγοχρόνιον δέ, ἐν τούτῳ δὲ καὶ τὴν ἐριθάκην  $\beta\gamma$  : ὀλιγοχρόνιον δὲ κατὰ τὴν ἐρι. Ald.G<sup>90</sup>.

839b15 τε Ald.G : om. B $\beta$ PR

841a3 διευρύνεται B $\beta$  : διευρύνεσθαι Ald.G

841a13 αὐτοῦ Ald.G : αὐτῆς P : αὐτῶν B $\beta$ R

843b27 ἦρακλέης B : ἦρακλέος x : ἦρακλέους  $\beta$ Ald.G<sup>sl</sup> || τεμένισσε Bx :

τεμένιστε  $\beta$  : τέμενις P<sup>mg</sup> : τεμένει τε Ald.G<sup>sl</sup>

On a donc la preuve qui témoigne de la dépendance de G du *Vaticanus deperditus* (x), mais on a aussi la confirmation de la contamination entre les deux rameaux de la tradition. Une fois identifiée la source employée par Celadeno (l'Aldine), on peut reconstruire mécaniquement le texte du *Vaticanus deperditus* : quand G est en désaccord avec PR et le reste de la tradition son texte doit être considéré comme une leçon singulière (conjecture ou faute) ; dans les cas où G serait en accord avec  $\beta$  et l'Aldine, il faudra éliminer la leçon de G, qui ici est un *descriptus* (une copie) de l'Aldine.



### 3. Relation stemmatiques entre les trois familles.

Ayant décrit les manuscrits des trois familles isolées, il faut examiner l'ensemble de la tradition pour établir, si possible, les relations entre les trois hyparchétypes  $\alpha$ ,  $\beta$ ,  $\gamma$ . En dépit de la présence de *l'appendix*, on observe un nombre considérable d'erreurs conjonctives entre  $\alpha$  et  $\beta$  par rapport au texte meilleur de  $\gamma$ . Un certain nombre d'entre elles est explicable comme mélecture de l'écriture majuscule : il faut donc postuler l'existence d'un hyparchétype commun aux deux rameaux de la tradition, antérieur à la production de *l'appendix*, qui représente elle seule une remarquable 'erreur séparative', si on peut ainsi qualifier cette importante différence rédactionnelle, entre  $\alpha$  et  $\beta$ . Cette constatation nous permet d'aborder sur de nouvelles bases le problème de *l'appendix*, qui est considérée depuis longtemps comme une adjonction postérieure au texte original de *Mir.* ; Aubrey Diller a même pu démontrer que une partie de *l'appendix* fut tirée d'un ouvrage de Priscien le Lydien, actif au VI<sup>e</sup> siècle : cette date constitue donc le *terminus post quem* pour la composition de cette addition ; les considérations stemmatiques que je viens d'exposer confortent cette reconstruction et permettent, peut-être, de mieux comprendre l'origine de *l'appendix*. Si il faut postuler un ancêtre commun à  $\alpha$  et  $\beta$ , et si le témoignage de  $\gamma$  en est indépendant, on en conclut que *l'appendix* est une innovation de  $\alpha$ . Si l'on considère, en suite, que dans *l'appendix* restent des fragments du début original de *Mir.*, on pourrait aboutir à la conclusion que un exemplaire endommagé, dépendant du même hyparchétype que celui dont dérive  $\beta$ , fut complété, au début, avec des extraits récents, tout en conservant les fragments lisibles du texte originel. Le rédacteur de  $\gamma$ , ayant eu accès à un manuscrit de ce rameau de la tradition, décida d'ajouter à la fin du récit ps.-aristotélien, le début différent du texte qu'il avait récupéré ailleurs. Si la reconstitution que je viens d'exposer semble être un peu compliquée, il faut cependant considérer le cas du manuscrit T (le Lambeth Palace 1204 ; de la

famille  $\beta$ ), où un scribe a ajouté au texte originel des *mirabilia* tirés de l'œuvre de Jan le Lydien ; nous pouvons ici observer une situation très proche de celle que j'ai postulé. On pourrait ainsi expliquer l'identité de la fin du chapitre 31 et 178 (qui dans le rameau se trouve à la place du ch. 31) : ici la partie ajoutée au début du texte rejoint le corpus plus ancien des *mirabilia*.

#### 4. Les éditions imprimées.

– Nous avons déjà rappelé brièvement que l'Aldine est une copie directe d'un témoin de  $\beta$  et j'ai eu l'occasion de citer plusieurs fois l'édition d'Henri Estienne à propos des manuscrits JYZ. La question de l'*editio princeps* du troisième tome de l'Aldine d'Aristote a été déjà épuisée par Martin Sacherl et Walter Burnikel, qui ont démontré que le modèle de la copie d'impression fut le manuscrit O, le manuscrit de Berne copié par le savant padouan Niccolò Leonico Tomeo. Je me bornerai ici à remarquer la présence des signes d'imprimerie dans les folios de *Mir.*, qui attestent le passage direct du manuscrit dans l'imprimerie d'Alde Manuce : ici vous voyez une photographie du f. 79v ; dans la marge extérieure on peut remarquer la signature 18, en correspondance de l'avant-avant-dernière ligne du texte. La césure correspond au début de la 18e page du cahier P du IIIe tome de l'Aldine.

De l'Aldine est issue l'édition d'Aristote publiée à Florence en 1527 par les frères Giunta. Le curateur de l'impression fut Niccolò Leonico Tomeo : sur le frontispice, au dessous de la table des matières on lit « omnia ex exemplaribus N. Leonici Tomaei diligenter emendata ». Il s'agit évidemment d'un expédient commercial, car l'édition de *Mir.* est identique à l'Aldine ; en plus l'Aldine elle-même a été produite à partir d'« exemplaires » de Tomeo (le Bernensis).

Au cours du XVI siècle le texte de l'Aldine fut ré-imprimé plusieurs fois : on rappellera ici les trois éditions de Bâle : 1530, 1537 et 1550. Le texte grec a été corrigé dans quelque point, et un petit nombre de conjectures (rarement

heureuses) y a été ajouté. L'édition la plus correcte est celle de 1550, où on trouve les innovations les plus intéressantes.

La seule édition proprement « novatrice » – est celle d'Henri Estienne en 1557, qui publia pour la première fois, comme on l'a déjà vu, les chapitres de *l'appendix*. Voici la série de chapitres compris dans l'édition d'Estienne :

1-7 ; 9-32 ; 34-69 ; <70-71>, 72-75 ; 77 ; 76 ; 78-151. [Notice] 152-163, 4, 9, 5, 164-178, 33.

Pour mieux prendre la mesure des innovations d'Estienne il faut comparer cette série avec le texte de l'Aldine :

1-7 ; 9-32 ; 34-69 ; 72-75 ; 77 ; 76 ; 78-151.

On peut observer ici l'absence des chapitres 70-71, qui ont été intégrés par Estienne, et celle du chapitre 33, qu'Estienne a imprimé à la fin de *l'appendix*. Estienne fut le premier à corriger les transpositions qui marquent le texte de  $\beta$ , mais pour la partie de *Mir.* déjà publiée il ne fait que reproduire le texte de l'Aldine, avec un nombre très réduit de corrections effectuées *ope codicum* et une poignée de conjectures. Le texte de *l'appendix* publié par Estienne est très proche des manuscrits JYZ, mais la présence des chapp. 70-71 dans l'édition de 1557, qui manquent dans les trois manuscrits, nous amène à conclure à l'indépendance de l'édition imprimée par rapport à ces 3 témoins. En effet on a la démonstration de ce que je viens de vous dire dans la notice d'Estienne que j'ai reproduite au début de mon exposé : l'imprimeur protestant savait bien que *l'appendix* était au début du texte et non pas à la fin du traité alors que les mss. JYZ ne transmettent que la dernière partie du texte. Anna Lucia di Lello-Finuoli, dans deux études consacrées à la tradition de l'épitomé d'Athénée, a essayé de démontrer la dépendance de l'édition d'Estienne de x, le modèle perdu de GPR. Cette hypothèse est aisément exclue

en comparant le relevé de variantes suivant, où j'ai rassemblé les fautes d'Estienne par rapport au texte x (GPR). En plus on peut observer que la structure même de l'*appendix* publiée par Estienne est identique à celle qu'on trouve seulement dans le rameau  $\alpha$  de la tradition (et plus précisément dans les mss. JYZ).

L'absence, dans l'édition d'Estienne, du chapitre 8, qui est transmis par x, conforte cette hypothèse. Certes les similarités entre la notice d'Estienne et celle qu'on retrouve en x sont frappantes, mais la collation du texte nous permet d'exclure l'influence de ce manuscrit perdu sur l'édition de l'*appendix*. Parmi les éditions qui ont suivi celle d'Estienne, la seule qui mérite quelque considération est le texte de Friedrich Sylburg : il a reproduit l'édition d'Estienne mais il ajouta à la fin du texte un appendice critique très étendu avec un nombre considérable d'observations et corrections.

## 5. La tradition indirecte

– *La tradition grecque.*

Le texte du *De mirabilibus* circulait déjà à l'époque d'Athénée de Naucratis, qui en cite un passage dans ses *Deipnosophistes*. Les témoins anciens plus importants pour la reconstruction de l'histoire de la tradition du *De mirabilibus* sont les suivants : Stobée (V<sup>e</sup> siècle), Etienne de Byzance (VI<sup>e</sup> siècle), les *Γεωπονικά* et le poème *Εἰς τὰ ἐν Πυθίοις θεορμά* de Léon Magister (X<sup>e</sup> siècle) et les *Excerpta de animalibus* de Constantin Porphyrogénète (X<sup>e</sup> siècle) On peut aussi repérer des traces du traité ps.-aristotélicien dans les scholies aux comédies d'Aristophane, dans l'encyclopédie byzantine nommée Su(i)das et, peut-être, dans le texte anonyme nommé « Paradoxographus Florentinus ». Les fragments du texte transmis par la tradition indirecte sont souvent trop brefs et n'apportent assez d'information sur l'état du texte ps.-aristotélicien ; les

citations dans les *Excerpta de animalibus* témoignent cependant de l'existence de la famille x de la tradition directe au X<sup>e</sup> siècle.

– *La traduction de Barthélemy de Messine.*

Pendant le Moyen Âge le texte du *De mirabilibus* a été traduit plusieurs fois. La traduction plus ancienne fut produite par Barthélemy de Messine, un érudit sicilien qui travailla pour Manfred I<sup>er</sup> de Sicile. Le texte de la traduction nous a été transmis par un seul manuscrit complet (le Patavinus Antonianus XVII 370) et par des extraits conservés dans le Vindobonensis Phil. gr. 231 (un témoin du texte grec). La biographie de Barthélemy de Messine est inconnue et tout ce que nous savons sur ce traducteur médiéval nous l'apprenons grâce aux suscriptions qu'on trouve dans les manuscrits qui transmettent son œuvre, en particulier le codex de la Bibliothèque Antonienne de Padoue dont sera question plus loin :

Incipit liber ... translatus de Graeco in Latinum a magistro Bartholomeo de  
Messana in curia illustrissimi Maynfredi serenissimi regis Sicilie scientie amatoris  
de mandato suo.

D'abord, on sait que Barthélemy traduisait directement du grec en latin, et non par le biais de l'arabe. Le titre maître (« *magister* ») reste obscur, on pourrait penser que le savant sicilien était un médecin, comme on pourrait déduire par ses traductions d'Hippocrate et par sa maîtrise du lexique médical, mais la question doit rester ouverte. Barthélemy travaillait aussi à la cour de Manfred I<sup>er</sup> de Sicile, le fils de Frédéric II du Saint-Empire, qui régnait de 1258 jusqu'à la bataille de Bénévent, en 1266, quand il mourut vaincu par Charles I<sup>er</sup> d'Anjou. C'est donc entre les limites du bref règne de Manfred qu'il faut situer

l'activité de Barthélemy, auquel le roi de Sicile avait commissionné les traductions du Ps.-Aristote (« *de mandato suo* »).

On peut attribuer à Barthélemy, avec certitude, la traduction de 11 traités en grec, dont la plus part sont d'argument scientifique : les *Problèmes* d'Aristote ; le *De mirabilibus* ; la *Physiognomonie* ; le *De signis* de Théophraste mais attribué à Aristote par la tradition manuscrite ; le *De mundo* ; le *De coloribus* ; les *Magna moralia* ; la métaphysique de Théophraste (attribuée à Aristote) ; le *De natura hominis* et le *De natura pueri* d'Hippocrate et, finalement, les *Hyppiatrica* du Ps.-Hiéroclès.

On connaît aujourd'hui la source grecque des traductions hippocratiques de Barthélemy : il s'agit du célèbre Vaticanus graecus 276, utilisé par Guillaume de Moerbeke qui a transcrit le *pinax* de ce manuscrit sur les folios de l'Aristote de Vienne, le Vindobonensis Philosophicus graecus 100. Le lien entre les deux traducteurs est inconnu, mais Lorenzo Minio-Paluello a remarqué que le style des deux interprètes est très proche et il en déduisait une relation étroite, soit comme influence indirecte, voire aussi comme lien entre maître et disciple.

Ayant brièvement esquissé les cordonnées biographique de Barthélemy, penchons-nous maintenant sur son travail de traducteur et, plus précisément, sur sa version du *De mirabilibus* ps.-aristotélécien. Avant de procéder, il convient remarquer que les versions de Barthélemy sont en règle générale assez fidèles, très proches au texte grec de base, parfois même étranges et incompréhensibles à cause de l'excessive adhérence à la syntaxe grecque. Les mêmes constats sont vrais aussi dans le cas du *De mirabilibus* et on peut donc comparer mot-à-mot le texte grec et la traduction latine correspondante.

Un examen détaillé de la façon de traduire employée par Barthélemy nécessite d'une étude lexicale soignée, que je ne peux pas ici mettre en place ; la comparaison du texte du premier chapitre (le ch. 152 de l'édition Bekker) avec

la traduction correspondante, nous permettra pour l'instant de donner une idée approximative de ce que je viens d'affirmer :

<p>Λέγεται περὶ τὰ Τύανα ὕδωρ εἶναι Ὀρκίου Διός (καλοῦσι δὲ αὐτὸ Ἀσβαμαῖον), οὗ πηγὴ ἀναδίδεται πάνυ ψυχρά, παφλάζει δὲ ὡσπερ οἱ λέβητες. τοῦτο εὐόρκους μὲν ἠδύ τε καὶ ἰλεων, ἐπιόρκους δὲ παρὰ πόδας ἢ δίκη. ἀποσκήπτει γὰρ καὶ εἰς ὀφθαλμούς καὶ εἰς χεῖρας καὶ εἰς πόδας, ἀλίσκονται τε ὑδέροις καὶ φθοαῖς· καὶ οὐδὲ πρόσθεν ἀπελθεῖν δυνατόν, ἀλλ' αὐτόθι ἔχονται καὶ ὀλοφύρονται πρὸς τῷ ὕδατι, ὁμολογοῦντες ἃ ἐπιώρκησαν.</p>	<p>Fertur circa Tiana aquam esse Iouis qui respicit sacramenta (uocant autem Asbameam), ubi fons surgit ualde frigidus. Eleuat autem ampullas sicut lebetes ebullientes. Ista autem aqua bene iurantibus quidem delectabilis et misericors, periuris autem in promptu est uindicta. Euenit autem et in oculos et manus et pedes: occupantur namque ydrope et ptisi, et neque est possibile ante discedere, set ibidem retinentur et plangunt iuxta aquam, confitentes ea quibus periurauerunt.</p>
--	--

Contrairement aux autres traductions de Barthélemy, bien répandues dans les universités de l'Europe médiévale, le texte de la traduction latine de *De mirabilibus* nous a été transmis, dans son entièreté, par un seul manuscrit qui a été conservé, dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, dans la bibliothèque du Couvent de St. Antoine à Padoue : il s'agit du Patavinus Antonianus Scaff. XVII 370 (le texte de *De mirabilibus* y est conservé aux folios 64r-70v et il s'ouvre avec le titre : « Incipit liber Aristotilis de mirabilibus auditionibus translatus de greco in latinum a magistro Bartholomeo de Mesana in curia illustrissimi Maynfredi serenissimi regis Sicilie scientie amatoris de mandato suo »).

– *Description codicologique.*

Voici d'abord une brève description codicologique du manuscrit en question : il s'agit d'un codex en parchemin, de grand format (387 × 250),

composé par 162 folios. Les textes furent copiés sur deux colonnes à raison de 46 lignes (espace écrit et mise en page : 12 /5/ 10 [253] 107 × 25 [67] 13 [70] 36 / 39 mm). Les folios sont réglés selon le type **1-11-11/2-0/1-1/J** Muzerelle ; la réglure a été tracée à la mine, sur le côté chair de chaque bifeuillet. La copie du manuscrit a été répartie entre trois copistes : **M1** foll. 1r-61v ; 88ra-121v ; 147va (l. 13 à partir du fonds de la page)-152vb ; **M2** foll. 62ra-87v ; 153r-159ra ; **M3** foll. 122r-147va ; 159ra, l. 14-162v. En reprenant une heureuse formulation de Guido Billanovich, on peut observer que « la fonction du deuxième scribe est celle [...] d'un véritable maître d'œuvre, d'un 'réalisateur' (*regista*) dans l'équipe. C'est bien lui qui, après l'achèvement de la copie, en corrigeant le travail de transcription de ses collègues, a fait des ajoutes dans le texte, parfois très courtes, parfois même d'une certaine ampleur » (cfr. par ex. les foll. 47r, 51v-53r). On observera, entre les traits les plus caractéristiques de l'écriture de ce scribe, le s finale en guise de serpette (« a falcetto », cfr. Billanovich, *Copisti*, p. 285), qui nous permet d'identifier les interventions marginales attribuables à la main de ce copiste-érudit.

– *La datation du manuscrit.*

Le manuscrit de Padoue est transcrit en *littera textualis* de l'Europe du sud, très vraisemblablement italienne. Le codex fut daté au début du XIV<sup>e</sup> siècle par Concetto Marchesi et Ezio Franceschini : la description publiée dans *l'Aristoteles Latinus* accepte cette date. Lorimer et Minio-Paluello, Drossaart-Lulofs et Livius-Arnold proposent cependant faire remonter la date de la transcription du manuscrit à la fin du XIII<sup>e</sup>-début XIV<sup>e</sup> ; plus récemment, Guido Billanovich date le manuscrit à la fin du XIII<sup>e</sup>, mais cette hypothèse lui sert pour renforcer l'identification de la main de Pietro d'Abano (1250-1316) dans le Patavinus. Cette identification (avancée, pour la première fois, par Luigi Olivieri avec le prudent soutien paléographique du même Billanovich) a été plus récemment



contestée par Gijs Coucke, qui en a démontré la faiblesse, et on ne pourrait donc pas en tenir compte pour préciser la datation du manuscrit de Padoue.

Quo qu'il en soit, le manuscrit de Padoue doit être considéré un des plus anciens témoins de l'œuvre de Barthélemy de Messine ; on pourrait même affirmer, en poussant un peu plus loin les conclusions des études consacrées jusqu'aujourd'hui au codex padouan, que ce manuscrit est une copie, soignée et de luxe, tirée d'un témoin issu de la cour du roi Manfred, le nom duquel, comme l'avons vu, est fréquemment et respectueusement cité dans les colophons : les jalons entre le Patavinus et Barthélemy ne peuvent pas être nombreux, un ou deux au maximum.

Le manuscrit, mutilé en fin, est composé par 18 cahiers, dont la plus part sont des quinions, marqués dans les marges inférieures du dernier folio *verso* par un réclame vertical. On peut distinguer des césure à la fois textuelles et codicologiques ; je me bornerai ici à rappeler la plus frappante : les folios 1-87, qui transmettent le *corpus* de traductions de textes ps.-aristotéliens attribuées ou attribuables à Barthélemy, terminent avec un folio blanc (fol. 87v). Cet détail, apparemment négligeable, nous permettra de réfléchir sur la structure du manuscrit, jusqu'ici considéré dans son intégralité, tout en dévoilant une pluralité de modèles à la base du codex de Padoue.

– *Francesco da Sacile, un ancien possesseur du manuscrit de Padoue et le contenu originel du codex.*

Le manuscrit de la Bibliothèque Antoniana portait sur ses folios de garde les traces d'un ancien possesseur, un certain Francesco da Sacile, fils du magister Pietro da Sacile, « professor artis gramatice de Contrata Sancte Sophie », qui fleurit dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Les folios sont aujourd'hui déplacés et se trouvent au début et à la fin du codex *Antonianus* I 27 : cette translation a été produite à cause d'un erreur du restaurateur auquel

les deux manuscrit ont été confiés après la parution de l'article de Guido Billanovich. Les raisons de l'erreur sont bien faciles à comprendre : les folios de garde de l'Antonianus 370 ont été tirés d'un manuscrit de petit format (228 × 222), qu'on peut dater du XIII<sup>e</sup> siècle, qui transmettait la traduction latine de l'*Ethique* d'Aristote ; c'est seulement par hasard que les dimensions originelles de ce manuscrit correspondent à celles de l'Antonianus 27, un manuscrit du IX<sup>e</sup> siècle qui n'a aucun rapport direct avec le codex aristotélicien en question. Francesco da Sacile a écrit une table de matière sur un des folios de garde (maintenant il s'agit des folios II<sup>r</sup> et III<sup>v</sup> de l'Antonianus 27 ; le texte de la table est malheureusement colloqué entre deux pages et il est donc, en partie, illisible) :

In hoc uolumine sunt hii libri. | De problematibus | De principiis | De mirabilibus audicionibus | De phyionomia | De eupragia id est bona fortuna | De inundacione Nili /III<sup>v</sup>/ De mundo ar(istotilis) | De partibus animalium et genera(c)ione animalium, De differen(c)ia spiritus et anime | De motu animalium | De motu animalium [sic] | De progressu animalium | De lineis indiuisibilibus | De coloribus

A la lumière de cet index nous pouvons donc deviner la présence dans le manuscrit de la traduction latine du *De lineis insecabilibus*, par Robert Grosseteste, et du *De coloribus*, attribué à Barthélemy, déjà disparues à l'époque de la rédaction de l'inventaire de la bibliothèque du Couvent (fin XIV<sup>e</sup>).

– *Structure du manuscrit de Padoue par rapport à son contenu* :

fol. 1<sup>ra</sup>-61<sup>vb</sup> : *Problemata*

fol. 62<sup>ra</sup>-64<sup>vb</sup> : <Thphr.>, *De principiis*

fol. 64<sup>rb</sup>-70<sup>vb</sup> : *Mir.*

fol. 70<sup>vb</sup>-72<sup>rb</sup> : <[Aristot.] *De bona fortuna*> [Moerbeke?]

fol. 72<sup>rb</sup>-77<sup>ra</sup> : *Phgn.*

foll. 77ra-80rb : <Thphr.> *De signis*.

foll. 80rb-81va : *De Nili inundatione* [Moerbeke?]

foll. 81va-86va : *De mundo*

foll. 86va-87rb : *Glossarium Graeco-Latinum*

– [87v blanc]

foll. 88ra-152vb : *De animalibus* [Moerbeke]

foll. 153ra-156rb : <Costa ben Luca> *Liber de differentia spiritus et animae*.

foll. 155rb-159ra : *Mot. An.* [Moerbeke]

foll. 159ra-162vb : *Gener. An.* [Moerbeke ; *recensio altera*]

Le texte du *De mirabilibus*, qui occupe les foll. 64rb-70vb, a été copié par le deuxième scribe, le maître d'œuvre du manuscrit. La traduction est située entre deux textes pseudépigraphes : la *Métaphysique* de Théophraste (attribuée à Aristote) et le *Liber de bona fortuna*. Le glossaire gréco-latin à la fin de la première partie du manuscrit ne sert qu'à remplir un espace blanc et marque évidemment la fin du « premier tome » des écrits d'Aristote copié par notre équipe de copistes.

On reviendra par la suite sur la structure du manuscrit et ses rapports avec la tradition grecque ; il faut maintenant introduire le deuxième témoin de la traduction du *De mirabilibus* : le Vindobonensis Philosophicus graecus 231, un manuscrit grec de la moitié du XV siècle, copié en 1458 par un copiste anonyme, qui en achevant la copie du manuscrit y apposa une suscription cryptographique en grec et italien. Le texte grec du Vindobonensis (siglum L) fait partie de la famille  $\alpha$  : le codex de Vienne est issu d'un apographe perdu du codex B, le chef-de-file de cette partie de la tradition. Le texte de L est extrêmement fautif et son apport pour l'établissement du texte grec est négligeable ; l'importance de ce manuscrit pour la constitution du texte latin du *De mirabilibus* n'est pas cependant sans intérêt : on y trouve, en effet, nombreuses annotations marginales et interlinéaires en grec et latin, tirées de la

traduction de Barthélemy, transcrites par une main occidentale que Dieter Harlfinger a attribuée à l'humaniste napolitain Giovanni Pontano (1429-1503), ancien possesseur du manuscrit d'après l'ancien catalogue de Peter Lambeck. Ne pouvant pas ici aborder avec des nouveaux arguments l'identification proposée par Harlfinger, je m'y rallierai, tout en soulignant l'incertitude de cette attribution, fondée exclusivement sur des preuves indicielles.

Quel est le rapport entre les gloses latines du Vindobonensis et le texte du Patavinus ? Selon Gemma Livius-Arnold, la première éditrice de cette traduction, les fragments transmis par le Vindobonensis auraient représenté une branche indépendante de la tradition ; conformément à cette constatation, Livius-Arnold a corrigé le texte du Patavinus à l'aide des gloses du manuscrit de Vienne. Je ne partage pas entièrement les conclusions de la savante hollandaise et j'aimerais ici m'attacher un moment à cette question.

Il faut considérer d'abord la qualité des annotations qu'on trouve sur les marges de L. J'aimerais distinguer deux différentes catégories de gloses :

- a) Les annotations latines tirées de la version de Barthélemy
- b) Les rétroversions en grec du texte latin de Barthélemy.

La deuxième catégorie, une fois identifiée la source des gloses, est bien facile à discerner : on trouve souvent dans les marges de L des corrections effectuées à l'aide du texte latin, traduit pas le savant annotateur du manuscrit de Vienne qui n'avait évidemment pas accès à un autre témoin du texte grec.

Voici une listes sélective des exemples les plus intéressants<sup>1</sup> :

---

<sup>1</sup> Par la suite, et pour des évidents raisons pratiques, la traduction latine sera citée en se référant à l'édition de Livius-Arnold ; le texte ici reproduit, toutefois, est celui que nous même avons établi d'après la révision de la tradition manuscrite. Là où notre texte diffère de l'édition du 1978 il faut donc comprendre qu'il s'agit d'une correction apportée au travail de Livius-Arnold, qui sera bientôt remplacé par notre nouvelle édition.

**835a35** μώνυχας <καὶ τοὺς ὄνους εἶναι μωνοκεροῦς> (sic) L ; in mg. *porcos esse unius ungule* σους εἶναι μώνυχας (sic) ; cfr. 14,11-12 : « porcos esse unius ungule et asinos unius cornu » ; ce passage manque dans le texte grec.

**836b10** ἐπ' αὐτοὺς πελασγῶν τῶν ἐκπεσόντων om. DACQL : Ἑλλήνων εἰς ἑαυτὰς οἱ εφυγαδευομενοι (sic) ; cfr. 16,25-17,1 « nauigantes in easdem Graecis, qui fugerunt ».

**840b22-23** τὴν δὲ περιφῶναι, καὶ τοῦτον τὸν τόπον εὕρισκομένην ὑπὸ Ἀγαθοκλέους ὕστερον om. BDAQLQ : τοῦτον δὲ ἀφήσομαι. καὶ τουτω τρόπῳ εὕρισκεται ἀπ' ἀγαθοκλεως ἰστερου (sic) L<sup>2</sup> : cfr. 27, 6-7 « hunc autem dimittere, et hoc modo inuentam ab Agathocleo posterius ».

**842a21-22** καὶ τοῦτο – ἀκαρπίαν om. BDAQLQ : ταυτην [[ταυταιν]] πασας ιδείν οἱ εἰσι περὶ τὸ ἱερον (sic) L<sup>2</sup> : cfr. 34, 25-26 « et hanc omnes uiderunt qui sunt circa templum ; quando uero sterilitatem ».

Même la courte sélection ici reproduite nous permet d'observer aisément que l'annotateur de L a pu se servir de la traduction latine à sa disposition pour corriger le texte de L : les ajoutes et les corrections introduites par L<sup>2</sup> permettent aussi d'apprécier le niveau des compétences linguistiques du savant lecteur, capable de retraduire – même avec des imprécisions lexicales et orthographiques – le texte latin en grec.

La première catégorie que nous avons distinguée pose des difficultés majeures ; d'abord on y reconnaît les emprunts directs de la traduction de Barthélemy, adoptés sans aucun changement et parfois mal colloqués : ce genre de gloses est bien attesté par la traduction d'un bref épigramme transmis au sein du chapitre <118> (133 : 843b27-32). Ici l'annotateur a reproduit le texte de Barthélemy (qui est bien éloigné du texte original)<sup>2</sup> et n'a pas pu corriger ni son manuscrit grec, ni, d'ailleurs la traduction latine (la transcription reproduit fidèlement le texte grec de L).

---

<sup>2</sup> Le texte de l'épigramme est fort corrompu : ici je ne peux pas aborder les questions qui concernent l'établissement de cette partie du traité.

## Texte de L

## Traduction de Barthélemy

habitatrix	Hercules Persefasse <u>habitatrix</u> in Cithira,
ήρακλέης τεμένισσω· κυθήρα φερσεφάασσης·	
gerionica	<u>Gerionica</u> armenta ducens er Eritheam
γερυηνείας ἀγέλας ἐλάων· ἥ δ' ἐρύθειαν ἄγων	agens,
hec <sup>3</sup> domuit amori <sup>4</sup> omnibus lucens dea	
τας μὲν δάμασσε πόθω, πασιφαισσα θεά.	<u>hec domuit amore omnibus lucens dea.</u>
huic autem meae <sup>5</sup> filie erithonti uxor	
τῆδε δὴ μοι τέκνω <sup>6</sup> · τῷ δ' ἐρύθοντι δάμαρ	<u>Huic autem filie mee Erithonti uxor</u>
uirgo facta erithi dedit hanc terram	
νυμφογενῆς ἐρῦθη δ' ἔδωκα πέδον·	<u>uirgo facta Erithi dedit hanc terram</u>
ad memoriam amor uadit sub umbra	
μναμοσινον· φιλίτας φυτά, ὑπὸ σκιερὰ <sup>7</sup> .	<u>ad memoriam ; amor uadit sub umbra</u>

A côté de ces exemples, on peut distinguer un autre genre de gloses, qui introduit parfois des double variantes. Voici une sélection représentative de ce genre de leçons :

p. 6, l. 6 παγέντες ὑπὸ κρούουσ] coagulati a gelu *Ap* : congelati *Vgl*

7, 12 κρεῖν] parere *Ap* : parere uel grauidas esse *Vgl*

7, 13 δυστοκεῖν] duos parere (*sic*) *Ap* : duos parere uel difficulter *Vgl*

8, 9 ὄροις] terminos *Ap* : terminos uel montes *Vgl*

8, 11 ἐπιχυθῆ ἐπ'] effunditur *Ap* : superinfundatur *Vgl*

<sup>3</sup> *Sic* et non « has », comme d'après l'édition de Livius-Arnold, p. 31, l. 2.

<sup>4</sup> *Sic* et non « amari », cfr. Livius-Arnold, p. 31, l. 2.

<sup>5</sup> *Sic* et non « mox », cfr. Livius-Arnold, p. 31, l. 3.

<sup>6</sup> Corrigé *supra lineam* par L<sup>2</sup> en τέκνη (*sic*) = *filie* (!).

<sup>7</sup> Le σ fut ajouté *supra lineam*, apparemment par le copiste principal. L'erreur de lecture κ/η est évidemment sans importance pour le point en question.

- 9, 5 διακοπέντα] scissum *Ap* : incisum *Vgl*
- 10, 8 συμφύεται] conglutinatur *Ap* : conficitur *Vgl*
- 13, 10 παραμιγνυμένου] inmisto *Ap* : admixto *Vgl*
- 13, 11 συνεψομένης] elixata *Ap* : concocta *Vgl*
- 14, 28 ὀρυκτούς] fossores *Ap* : vel effodiendos *Vgl*
- 15, 14 σφραγίδας] ulcerum *Ap* : uulnerum *Vgl*
- 16, 26 κατασχόντας] accedentes *Ap* : profectas uel detinentes *Vgl*
- 17, 11 ἐπεισάκτοις] aduenientibus *Ap* : adductis *Vgl*
- 18, 6 ἐκτίειν] extendi *Ap* : soluere, extendere *Vgl*
- 18, 14 σαπίη] putrefiat *Ap* : putrescat, corrumpatur *Vgl*
- 22, 1 ἀναρρήξαντας] aperientes *Ap* : rumpentes *Vgl*
- 22, 24 θορύβου] illulatu (*lege* ululatum) *Ap* : tumultum *Vgl*
- 23, 4 τῶν νομιζομένων] putantibus *Ap* : exequiis iustis *Vgl*
- 29, 1 κλύδωνα] inundationes *Ap* : estus *Vgl*
- 29, 2 συγκλυσμὸν B : συγκλεισμὸν βγ] conclusionem *Ap* : contractionem *Vgl*
- 31, 14 ἄλας] salem *Ap* : sales *Vgl*
- 32, 7 βαπτίζεσθαι] tinguntur *Ap* : balneantur *Vgl*
- 33, 20 θάμνους] uirgulta *Ap* : siluas *Vgl*
- 34, 28 οἶκημα] domus *Ap* : domicilium *Vgl*
- 37, 23 τελέως] omnino *Ap* : penitus *Vgl*
- 37, 26 πληγῆ] uulneretur *Ap* : percussus fuerit *Vgl*
- 38, 4 ἀποτυφλοῦν] cecat *Ap* : necat *Vgl*

Comment interpréter les doublons et les différences entre le texte de *Ap* et *Vgl*? Selon la reconstruction stématique Gemma Livius-Arnold, on pourrait ici voir une preuve de l'indépendance du texte transmis par *Vgl* de *Ap* et, conformément à ce constat, la savante hollandaise a quelque fois accordé sa préférence à la leçon de *Vgl*.

Je ne partage point cette vue et je me rallierais plutôt à les prudentes indications de méthode qui inspirent la même Livius-Arnold dans la préface de son édition : « dubium scilicet esse non potest quin glossator etiam versiones

latinas a se ipso inventas inseuerit, quando ab aliis traditas prebuerit, diiudicari non potest ».

Pour bien comprendre la nature des gloses du manuscrit de Vienne il faut attentivement considérer leur collocation entre les lignes du texte grec : nous n'avons pas à faire avec un 'simple' témoin du texte latin et le Vindobonensis est plutôt un exemplaire de travail, qui témoigne de la lecture du *De mirabilibus* au XV siècle par un érudit, qui disposait, certes, de la traduction de Barthélemy, mais qui pouvait aussi la corriger à l'aide du texte grec qu'il lisait. On voit bien que les doublettes transmises par *Vgl* sont des tentatives de corriger et préciser la traduction latine médiévale : « parere uel grauidas esse » ; « terminos uel montes », etc. Le lecteur humaniste essaie de pénétrer et traduire plus exactement la signification des mots grecs à partir de la version, tout à fait insatisfaisante, dont il disposait.

La collation des gloses latines nous permette d'affirmer que l'apport de *Vgl* pour l'établissement du texte de la version de Barthélemy est bien réduit et on ne pourrait même pas exclure la dépendance de *Vgl* d'un apographe perdu de *Ap*, car les corrections plus importantes apportées au texte du manuscrit de Padoue sont très simples et sans aucune importance stématique :

835b22 ἀνασκάπτωνται] fodiuntur *Vgl* : foduntur *Ap*

837a17 προσφορᾶς] oblationis *Vgl* : ablationis *Ap*

843b21 αὐτοὺς εἰσαχθῆναι] introductos *Vgl* : introductam *Ap*

843b23 ἀναθήματα] repositiones *Vgl* : repositionem *Ap*

844a12 ὀργυιᾶς] passibus *Vgl* : passis *Ap*

841b27 τῶν ἀλόντων] sumptis *Vgl* : suptis *Ap*

842a4 προσδοκῶσιν] expectant *Vgl* : expectat *Ap*



La nature fragmentaire et contaminée du texte latin transmis par *Vgl* empêche une évaluation définitive de ce témoin, qui faut donc utiliser avec prudence.

– *La traduction latine de Barthélemy de Messine et son modèle grec.*

La traduction de Barthélemy présente l'ordre des chapitres qui caractérise la famille  $\alpha$  : on a, donc, justement rapproché le témoignage du texte latine à celui du manuscrit grec B, le seul témoin indépendant de cette famille. Pour mieux comprendre le rapport entre B et le texte de Barthélemy il faut cependant élargir un peu notre enquête au *corpus* de traductions qui dans la tradition manuscrite est associé au texte latin du *De mirabilibus*.

Voici un tableau synoptique du contenu de B et *Ap*

<b>B</b>	<i>Ap</i> (foll. 1-87v)
<i>Mir.</i>	foll. 64-70
<i>Phgn.</i>	foll. 72-77
<i>Sign.</i>	foll. 77-80
<i>Vent.</i>	–
<i>Probl.</i>	foll. 1-61

Même si la structure de B présente des remarquables différences par rapport au corpus des écrits d'Aristote transmis par *Ap*, on peut remarquer aisément que le traducteur sicilien avait entre ses mains un recueil de *ps.-Aristotelica* comparable (ou identique) à ce que nous transmet le manuscrit B. La dépendance directe de Barthélemy de B est pourtant empêchée par plusieurs considérations textuelles qui nous permettent de corriger et préciser les conclusions d'une contribution récente de Valérie Cordonier, qui avait

envisagée la possibilité de traces des modèles grecs de Barthélemy dans des manuscrits conservés.

D'abord il faut remarquer que les arguments sur lesquels Gemma Livius-Arnold avait fondé sa reconstruction stématique sont faibles et, en partie, incorrects. La relation entre la traduction de Barthélemy et le texte de B, comme nous l'avons vu, est évidente et indéniable ; la savante hollandaise avait pourtant exclu la dépendance de Barthélemy de B pour deux raisons :

1. Le manuscrit B était contemporain à la traduction de Barthélemy.

2. Même si le contenu de B est identique à ce qu'on retrouve dans la traduction latine, la subdivision des chapitres est différente.

Or, le premier argument doit être maintenant rejeté, car le codex B date en effet de la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle et le manuscrit est donc antérieur à la traduction de Barthélemy. Quant au point 2, il faut remarquer que chaque manuscrit grec modifie légèrement la subdivision en chapitres, indépendamment du modèle. Les différences entre B et la traduction de Barthélemy sont négligeables d'un point de vue strictement stématique.

La faiblesse des arguments apportés par Livius-Arnold a été récemment remarquée par Valérie Cordonier, qui croit, d'ailleurs, avoir identifié dans le Vindobonensis Phil. gr. 315 des annotations manuscrites de Barthélemy de Messine. Je ne suis pas complètement convaincu que les marginalia en latin qu'elle a observées dans le manuscrit de Vienne soient de la main de Barthélemy et même les arguments textuels qu'elle apporte en soutien de sa thèse me paraissent plus indiciaires que certains ; mais n'est pas question ici de s'attacher à cet aspect de l'étude de Cordonier, qui se termine avec l'espoir de pouvoir identifier des autres manuscrits annotés par Barthélemy. Un nouveau examen des manuscrits qui transmettent les œuvres d'Aristote traduites par Barthélemy s'impose certainement et je ne peux pas exclure que, par la suite, on pourrait non seulement identifier les modèles employés par le

traducteur sicilien, mais aussi remarquer finalement les traces de sa lecture. Pour l'instant, je dois toutefois préciser que, dans le cas du *De mirabilibus*, on ne dispose pas du modèle qui a servi pour la traduction latine du savant sicilien : même si les circonstances historiques n'empêchent pas l'hypothèse selon laquelle B aurait été le texte de base employé par Barthélemy, sont bien des considérations textuelles, indéniables, qui nous conduisent à conclure que le texte de la version latine est un témoin indépendant du texte du rameau  $\alpha$ . Le texte de B, en effet, est marqué par erreurs et lacunes qui manquent dans la traduction de Barthélemy ; bien que les arguments avancés par Gemma Livius-Arnold soient faibles et même inconsistants, la validité de ses conclusions est donc assurée certainement : le manuscrit B n'aurait jamais pu être le modèle grec de la traduction latine.

833a7 et (καὶ βx) : om. B

833a22 accensionis (ἀναζέσεως βγ) : ἀναζεύξεως [B]D

833b1 incidentes (κατακόψαντες βγ) : κατακόψαντος B

835b14 gobio (κωβιῶ βx) : κωβιός B

836a20 ter (τρὶς βx) : om. B

836a22 multorum generatiuas (πολυγόνους βx) : πολυγένους B

836a32 grauis (βαρεῖα βx) : βραβεῖα B

836b21 autem (δέ βx) : om. B

837b16 bene (εὖ x) : om. ψ

837b22 parientibus (τικτούσαις βx) : τικτοῦσαι B

837b35 aquas (ὔδατα βx) : ὔδατι B

838b2 et (δὲ βx) : om. B

838b5 intrare cum ea (συνεισδῦναι βx) : εἰσδῦναι B

838b18 audiens (προσήκουσαν βx) : προσήκοντας B<sup>8</sup>

839a19 superstantem (ἐφεστηκός x) : ἑστηκός ψ

839a21 circa autem (περὶ δὲ β) : παρὰ δὲ BPR : παρὰ γὰρ G

---

<sup>8</sup> Barthélemy a ici (fautivement) compris προσήκουσαν comme une forme du verbe προσακούω.

839a23 Periflegeton (Πυριφλεγέθων βx) : πυριφλεγέσθων B

839a30 uocatam Possidoniam (καλουμένην ποσειδωνίαν βx)] ποσειδωνίαν  
καλουμένην B

839b3 Pontum (πόντον βx) : τόπον B

839b10 Pontum (πόντον βx) : τόπον B

839b14 Ponto (πόντου βx) : τόπου B

840a1 sursum emittere (ἀναπέμπειν βx) : ἀνάπτειν B

840a24 in illum locum (τούς ἐκεῖ τόπους βx) : τούς ἐκεῖ τότ [sic] B

840b5 autem Daunii (δὲ οἱ δαύνιοι βx) : διαδαύνιοι B

840b18 peucetinis (πευκετίνοις β) : πευκεστίνους B : πευκεντίνοις x

840b19 locis (τόποις βx) : κόλποις B

**840b22-23** hanc autem dimittere, et hoc modo ab Agathocleo posterius rege Siculorum  
(τὴν δὲ περιφῦναι, καὶ τοῦτον τὸν τρόπον εὐρισκομένην ὑπὸ Ἀγαθοκλέους ὕστερον τοῦ  
βασιλέως Σικελιωτῶν βx) : om. B

840b25 extremitate (ἄκρα βx) : ἄδρα B

841a7 perimetrie (τῆς περιμέτρου βx) : των [sic] περιμέτρ(ως) B

841b6 canum (κυνῶν βx) : κυῶν [sic] B

841b22 timentes (δὲ δεδιότες βx) : δὲ δίοτες [sic] B

842a15 Cristonia (κρηστωνία PR) : κραστωνία B : κροτωνία G : κώμη τῆ T : κ ... F

**842a21-22** et hanc omnes uiderunt qui sunt circa templum, quando uero sterilitatem (καὶ  
τοῦτο πάντα ὁρᾶν τούς περὶ τὸ τέμενος διατρέβοντας, ὅταν δὲ ἀκαρπία βx) : om. B

842b10 Thessalie (Θεσσαλίας βx) : θαλαττίας B

842b26 in (ἐν βx) : om. B

843a5 que dicitur (προσαγορευόμενον βx) : προσαγόμενον B

843a14 conclusionem uel uoraginem (συγκλεισμόν βx) : συγκλυσμόν B

843a18 stupefacti (σκοτυμένους βx) : σκητουμένους B

843a27 superiorem effluxionem (ἀνάρροϊαν βx)] ἀνάρροϊαν B

843b18 miserunt (ἀπέστειλαν Tx)] ἀπέστειλεν B : ἀπέστειλας F

843b24 rismos (ῥυθμούς βx) : ἄρυθμὺς [sic] B

844a2 Erithus (Ἐρυθος βx) : ἔρυθῆς B

844a18 oleum (ἔλαιον βx) : ἐλαίου B

844a19 aliud (ἄλλον βx) : ἄλλα B || naualem (ναυτικὸν β) : ναυτικῶν Bx

844a27 herbositate uiridi (φύκους Fx) : φρίκους B : φάκους T

844b25 resistit (cfr. ἀνθίσταται FG<sup>s</sup>P<sup>s</sup>R) : ἀνθίστασθαι BGP

844b26 supercomedere (ἐπιφαγεῖν Fx) : ἐπιγαγεῖν [sic] B

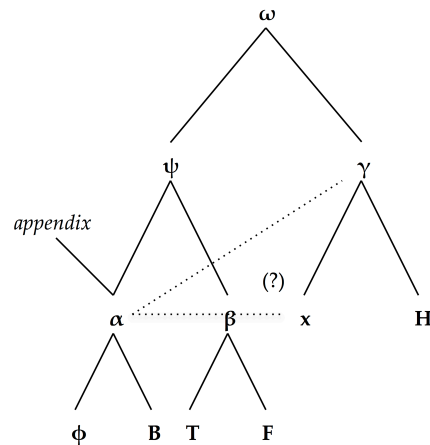
845a24 quod (ὅ Fx) : om. B

845b27 ita quod (ὥστε Fx) : ὡς B

846b7 Ygeto φ (τῶ ὑγέτω G<sup>s</sup>P<sup>s</sup>R) : τηῦγέτω GP : τῶ ἦυγέτω [sic] B (vel ἦψέτ-?)

846b29 Ister φ (ἴστρος x) : ἴστορος B

En conclusion, voici le *stemma* que je propose pour les plus anciens témoins de la tradition et la place qu'y occupe la traduction the Barthélemy :



Le texte latin de Barthélemy, bien évidemment, nous permet de corriger aisément le témoignage de B et de préciser la leçon de l'hyparchétype α en éliminant les fautes singulières du codex de Venise. Je signale à ce propos une correction très simple au texte de Bekker qui avait jusqu'ici échappée à l'attention des philologues et qui nous a été suggérée par l'apport de la traduction latine.

Je reproduis ici l'édition du chapitre 157, qui nous a été transmis seulement dans l'*appendix* (donc dans les manuscrits issus de x et par B, qui ici est malheureusement lacunaire, avec ses apoglyphes).

157) [846a25-27]

<sup>25</sup>Φασὶ τοὺς κύνας μὴ διώκειν τὰ θηρία πρὸς τὰς  
κορυφὰς τῶν Μελάνων καλουμένων ὄρων, ἀλλ' ἀναστρέφειν,  
ὅταν ἄχρη τούτων διώκωσιν.

#### **B[D], GPR**

**25** φασὶ – διώκ]ειν **B** lac. || κύνας **DPR** (vel potius κάννας [sic] **R** u.v.) : κάρας **G** || μὴ **x**  
(non φ) : μόνον **D** **26** τῶ[v – ἀ]λλ' ἀναστρέφειν **B** lac. || μελάνων **D** : μεγάλων **x** **27**  
διώκωσιν] διώξωσιν Lucarini

Jusqu'aujourd'hui à la place de μὴ διώκειν on lisait μόνον διώκειν, car Bekker, en suivant l'édition d'Henri Estienne (1557), avait ici imprimé le texte des apoglyphes de B (C et A, en particulier). La tradition de x, toutefois, se relie au témoignage de la traduction latine de Barthélemy en confirmant le μὴ

Aiunt canes **non** persequi feras ad uerticem montium uocatorum Nigrorum, set reuerti quando persequantur usque ad hos.

[Il disent que le chiens ne suivent pas les bêtes jusqu'à le sommet des monts appelés Noirs, au contraire, il se tournent en arrière quand ils les ont suivies (les bêtes) jusqu'à eux (les monts)].

μὴ est évidemment la leçon préférable d'un point de vue stématique et une telle lecture permet aussi de donner finalement du sens au texte de ce chapitre : le chiens n'arrivent pas jusqu'au sommet des monts Noirs, mais il s'arrêtent aux leurs pieds. A bien voir, le texte de D et ses apoglyphes est ici dépourvu de sens : des chiens ne pourraient jamais, en effet, dépasser le sommet des monts pour chasser des animaux.

– *Conclusions*

Le texte de la traduction de Barthélemy dépend d'un modèle très proche de B, mais indépendant de ce manuscrit (la traduction nous permet de combler deux lacunes de B et d'en corriger les erreurs) et il est donc un témoin primaire pour la famille  $\alpha$ . Nous en avons donc proposé une nouvelle édition critique.

– *Autres traductions latines*

La traduction de Barthélemy fut tôt oubliée : au XIV<sup>e</sup> siècle le texte a été traduit à nouveau par Léonce Pilate pour Jean Boccace. La traduction est aujourd'hui perdue et seulement un nombre réduit de fragments en est survécu : nous avons essayé d'en reconstruire le texte et d'établir sa place dans la tradition grecque. Le modèle de Léonce est un manuscrit très voisin à B. La dernière traduction latine fondée sur un texte manuscrit est celle de Antonio Beccaria (deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle), qui a employé encore un fois un manuscrit de la famille  $\alpha$  : il s'agit encore une fois de B ou d'un manuscrit très proche. La traduction de Beccaria est une paraphrase du texte grec et on ne peut pas la comparer aisément avec la tradition directe. Nous avons examiné brièvement les traductions latines successives, qui sont toutes fondées sur le texte des éditions imprimés.

*Stemma récapitulatif de la tradition manuscrite*

